

# SAUVAGES

NATHALIE BERNARD  
**SAUVAGES**

roman

© Éditions Thierry Magnier, 2018  
ISBN 979-10-352-0185-2

Éditrice : Charline Vanderpoorte  
Assistante d'édition : Juliette Gaillard  
Illustration de couverture : Tom Haugomat  
Réalisation du plan page 9 : Éric Villeneuve  
Direction artistique couverture : Florie Briand  
Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse



Nathalie Bernard est publiée depuis une vingtaine d'années chez différents éditeurs. Fascinée par les contes et les récits d'initiation, elle a d'abord écrit pour les grands des histoires de vampires, de sorcières, de sirènes et autres créatures fantastiques. Depuis quelques années, elle se consacre plus particulièrement à l'écriture pour la jeunesse. Chanteuse à ses heures perdues, il lui arrive de donner une forme "spectaculaire" à ses romans. Elle espère apporter à ceux qui la lisent un peu du rêve et du réconfort qu'elle a elle-même reçus en parcourant certains livres...

Aux éditions Thierry Magnier :  
*Sept jours pour survivre*, Grands romans, 2017.

## AVANT-PROPOS

J'ai imaginé que cette histoire se déroulait quelque part au Québec, dans les années 1950. Elle m'a été inspirée par certains témoignages sur les pensionnats autochtones qui ont existé entre 1827 et 1996 dans tout le Canada, dans le but d'assimiler la race et la culture amérindiennes.

Le mardi 15 décembre 2015, le Premier ministre canadien Justin Trudeau a demandé solennellement pardon aux Autochtones du pays au nom de l'État fédéral.

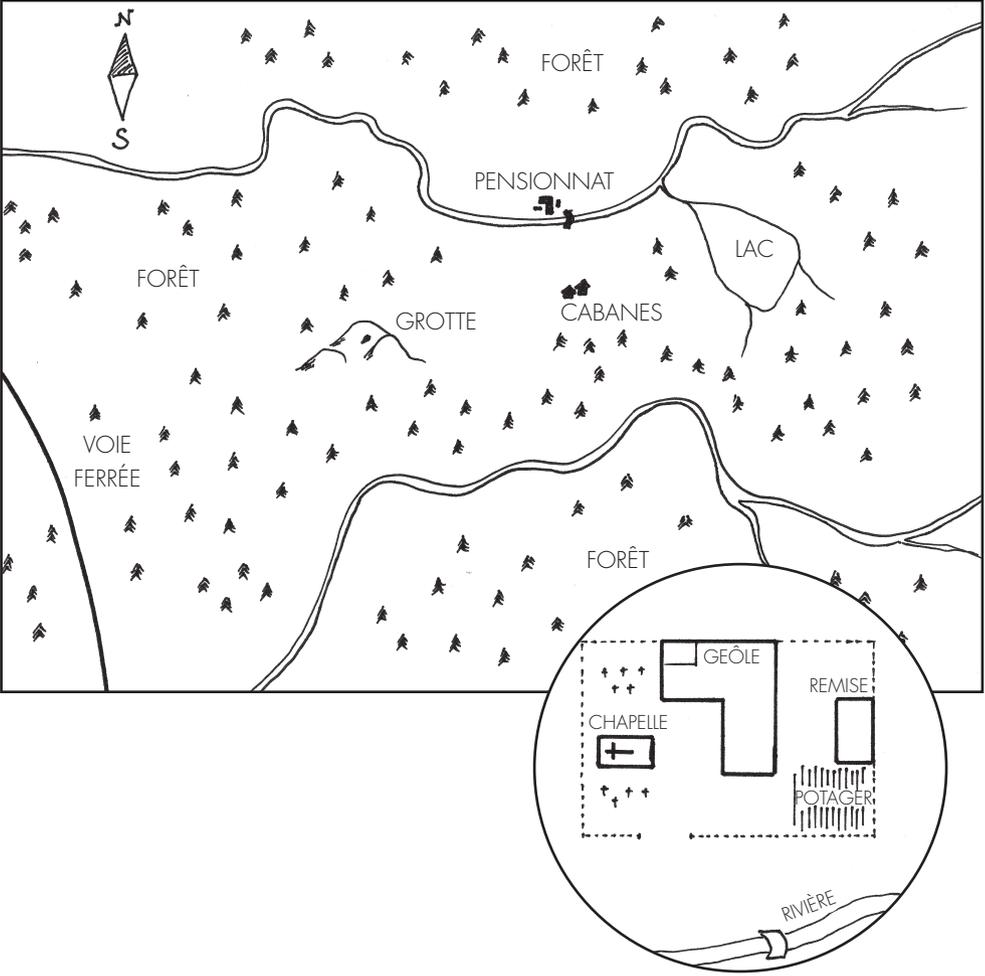
J'ai lu, regardé et écouté un grand nombre de témoignages des survivants de ces pensionnats. Ils m'ont profondément émue et je m'en suis largement inspirée pour écrire cette histoire.

Au demeurant, et même si pour moi ils sont bien vivants, je tiens à préciser que ce roman ne met en scène que des personnages et des lieux fictifs.

Nathalie Bernard

*Ma main n'a pas la même couleur que la tienne,  
mais si je la perce, j'aurai mal. Le sang qui en  
coulera sera de la même couleur que le tien. Nous  
sommes tous deux enfants du Grand Esprit.*

Standing Bear



DEDANS

J – 60 (6 H 00)

Au pensionnat du Bois Vert, l'hiver s'étalait du mois d'octobre au mois de mai avec une température moyenne de moins vingt degrés, autant dire qu'un mur de glace s'élevait entre nous et le reste du monde. Nous étions fin mars. Il faisait toujours froid, mais l'hiver tirait à sa fin et mon temps obligatoire aussi. Je venais d'avoir seize ans, ce qui voulait dire qu'il ne me restait plus que deux mois à tenir avant de retrouver ma liberté.

*Deux mois.*

*Soixante jours.*

*Mille quatre cent quarante heures.*

Oui, ils m'avaient parfaitement bien appris à compter ici... Mais en attendant que ces jours se soient écoulés, je ne devais pas me relâcher. Il fallait que je continue à être exactement ce qu'ils me demandaient d'être. Je ne parlais

pas algonquin, mais français. Je n'étais plus un Indien, mais je n'étais pas encore un Blanc. Je n'étais plus Jonas, mais un *numéro*.

*Un simple numéro.*

*Obéissant, productif et discipliné.*

Il faisait encore nuit, mais mon horloge interne me réveillait toujours un peu avant que sœur Clotilde n'allume le plafonnier de notre chambre en hurlant : « Debout ! » J'aimais bien ce temps paisible avant le lever. J'avais l'illusion d'une petite parenthèse qui m'appartenait.

– Qui c'est qui mâche ? demanda une voix dans le noir.

– Je parie que c'est encore le numéro quarante-deux qu'a piqué des biscuits aux sœurs ! fit une autre voix plus enfantine.

– Alors ? Qui c'est, merde ? insista la première voix.

– Il va pas te répondre... et il t'en donnera pas non plus...

Le débat fut clos par l'apparition éclair de la sœur.

– Debout ! hurla-t-elle en déversant un flot de lumière sur nous.

Papillonnant des yeux, nos regards se tournèrent en direction du lit du numéro quarante-deux. Ce dernier s'essuyait la bouche avec un air satisfait.

– Quoi ? Vous voulez ma photo ? demanda-t-il à la ronde.

Personne ne lui répondit. Mais les messes basses continuèrent.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Six heures huit. Je m'accordai une minute pour observer ma chambrée. Le mur, d'un blanc sale, percé de deux fenêtres striées de barreaux de métal. Le plancher grossier qui accueillait une vingtaine de lits identiques et recouverts de vilaines couvertures marron foncé. Le plafond, de plus en plus lézardé, comme si nos rêves de fuite finissaient par le ronger. Après six années passées au pensionnat, j'étais obligé de constater que ce décor me glaçait toujours autant. Pour la centième fois au moins, je me promis que je vivrais tout l'été à la belle étoile...

Six heures neuf. Dehors, la tempête ne s'était pas calmée de la nuit et elle faisait encore frémir les fenêtres. Je remontai la couverture sous mon menton mais, que je le veuille ou non, l'heure avançait. À partir du moment où sœur Clotilde allumait la lumière, il nous restait dix minutes pour nous habiller et nous rendre au réfectoire.

– Tu crois qu'ils ont pu rejoindre leurs ancêtres ? demanda le numéro cinquante-quatre au numéro cinquante-trois, deux gamins issus d'une même réserve perdue du Grand Nord.

Récemment, une épidémie de grippe avait emporté une dizaine d'élèves ainsi que notre bon père Tremblay. L'épaisseur de glace au sol était telle que nous avions été obligés de creuser des sarcophages temporaires, en attendant le dégel. Cette image ne nous lâchait pas.

– Je crois pas... d'après moi, leur âme doit encore être bloquée sous la glace, fit son copain en se rallongeant sur son lit et en mimant un mort qui fixait le ciel.

– Arrête, c'est pas drôle ! Faut pas se moquer des morts !

– Je me moque pas, je m'imagine juste à leur place, répondit calmement l'autre en se relevant sur ses coudes.

Les garçons de mon dortoir avaient entre huit et seize ans. Aucun d'eux n'était mon ami. Je ne connaissais même pas leurs prénoms. Hormis celui du voleur de biscuits, Gabriel, un Inuit de mon âge qui travaillait depuis quelque temps sur le même chantier que moi. J'avais vite compris que, pour éviter les problèmes, il valait mieux se tenir à l'écart des autres. D'autant plus que ceux qui cherchaient un protecteur tentaient en général de se rapprocher de moi. D'abord, parce que j'étais le plus vieux mais surtout, parce qu'en travaillant dans les bois, j'avais depuis longtemps acquis une carrure d'homme...

Plus que cinq minutes ! Je m'assis sur mon lit, m'étirai rapidement et m'extirpai à contrecœur de ma couverture. J'entourai méticuleusement mes pieds dans des morceaux de laine que j'avais récupérés çà et là et les glissai dans mes bottes. J'enfilai trois pulls troués par-dessus mon tricot de peau et pris le reste de mes affaires sous mon bras pour me rendre au réfectoire où, comme chaque matin, un porridge cuit à l'eau nous attendait.

*Le régime d'hiver.*

Tous les ans c'était la même chose ! On avait droit à du lait les premiers mois et puis les réapprovisionnements se faisaient de plus en plus rares et on manquait à peu près de tout... Je sortis du dortoir en laissant la porte grande ouverte et le reste de la chambrée me suivit dans le couloir. Plus loin, les filles étaient déjà en rang. Je cherchai Lucie du regard et la repérai bientôt en grande conversation avec une de ses copines de chambre. Lorsqu'elle m'aperçut, elle me fit un signe amical de la main auquel je répondis par un sourire discret. Cette jolie Inuit d'une dizaine d'années était arrivée au pensionnat deux ans auparavant. Je l'avais remarquée parce que, quoi qu'il se passe, elle semblait toujours heureuse. Son visage irradiait une joie de vivre qui semblait aussi bien résister au climat qu'aux mauvais traitements. Rien que par sa présence, elle pensait un peu les plaies de mon âme...

Je me remis en marche. Derrière moi, j'entendais les plus petits bâiller à s'en décrocher la mâchoire. Les moyens et les grands assuraient leurs arrières en silence car ils savaient qu'à tout moment, un coup pouvait fuser de nulle part.

En prenant l'escalier pour descendre au rez-de-chaussée, je ne pus m'empêcher de lever les yeux, pour la trois millièmes fois peut-être, en direction du grand tableau qui décorait le haut mur porteur. Mains écartées et paumes ouvertes, le Christ semblait planer dans le ciel et deux chemins partaient de ses pieds : l'un, la voie du bien, menait

à un carré nommé *Paradis*. L'autre, la voie du mal, conduisait tout droit en *Enfer*.

Cette image me fascinait, non pas parce que je croyais en leur dieu, mais parce qu'elle résumait à elle seule toute la philosophie de ce lieu que j'exécrais.

*Au « pensionnat pour sauvages », comme ils l'appellent, soit on se plie aux règles et on peut espérer survivre, soit on ne s'y plie pas. Si on choisit cette dernière option, au mieux on vit en enfer, au pire on meurt...*

J – 60 (6 H 30)

Le réfectoire se trouvait au rez-de-chaussée. Il faisait une soixantaine de mètres carrés et était occupé par dix tables rectangulaires. Les jours de fête, les sœurs mettaient des nappes, sinon on mangeait sur le bois brut taillé durant les ateliers de menuiserie. Le temps que tout le monde s'installe, on entendait les bancs crisser sur le plancher et le brouhaha s'amplifier entre les murs d'un blanc sali par les vapeurs de nourriture.

Je jetai discrètement un coup d'œil à ma montre. Le père Tremblay me l'avait donnée sur son lit de mort. Ce geste m'avait surpris et, peut-être parce que je n'avais jamais eu de montre auparavant, j'avais pris l'habitude de la regarder très souvent. C'était devenu une sorte de tic et je m'étonnais encore que personne ne me l'ait confisquée...

– Y paraît que le numéro trente-deux a fait griller un oiseau derrière la remise et qu'il l'a mangé, entendis-je quelqu'un chuchoter derrière moi.

- Arrête, ça me fait gargouiller l'estomac ! Et qui t'a dit ça ?
- Ben lui ! Trente-deux !
- Et comment il a fait pour pas se faire repérer ?
- Ça, chais pas...

*Mais oui, bien sûr ! On rêve tous de faire cuire des oiseaux, des écureuils, des lapins, n'importe quoi qui ait un goût de viande grillée ! Mais, faire cuire, ça veut dire faire de la fumée. Faire de la fumée, c'est se faire repérer et se faire repérer implique se faire punir. Alors, venez pas me dire que le numéro trente-deux a fait griller un oiseau ! Ou alors dans ses rêves !*

Voilà ce que j'avais envie de leur répondre. Mais, comme d'habitude, je n'en fis rien. De toute façon, la Vipère venait d'arriver, et sa seule présence transforma instantanément le brouhaha en silence.

Tout le monde se leva d'un bloc.  
Yeux baissés. Attitudes soumises.  
Des numéros interchangeables.

La Vipère, c'était le surnom du père Séguin, un type mince d'une quarantaine d'années, avec un défaut à la jambe qui l'obligeait à se déplacer à l'aide d'une canne à pommeau d'argent. Depuis que le père Tremblay avait succombé à l'épidémie de grippe, il dirigeait le pensionnat d'une main de fer, aidé par trois sœurs revêches, sœur

Clotilde, sœur Adélie et sœur Marie-des-Neiges. Il ne restait plus personne pour adoucir ses mœurs.

- Numéro soixante-cinq, viens ici ! hurla-t-il, sans préambule.

Assis deux tables plus loin, un garçon d'une dizaine d'années sursauta en entendant son matricule. Tétanisé de peur, il ne bougea pas.

- Soixante-cinq ! Je t'ai appelé ! chanta la Vipère dont la peau trop blanche se colora légèrement.

S'il y avait une chose que le prêtre ne supportait pas, c'était qu'on lui résiste. Pas même une seconde. Poussé par ses camarades de table, le jeune garçon s'avança finalement à contrecœur, tête basse. Ses cheveux, d'un noir bleuté, encadraient un visage encore poupin et percé de deux yeux noirs très bridés. Des larmes perlaient déjà aux coins de ses yeux. C'était un des nouveaux. Arrivé en cours d'année, il avait encore du mal à se plier à certaines règles. Mon regard dériva de son beau visage rond jusqu'au front luisant de Séguin.

- Je t'ai entendu ! Encore ce matin ! T'exprimer dans ton dialecte... *diabolique* ! commença le prêtre en faisant plusieurs fois claquer sa canne sur le sol.

À chaque impact, les épaules du jeune garçon sursautaient et certains se moquaient déjà de lui.

- Silence, les autres ! Et toi, soixante-cinq, réponds-moi ! Quand vas-tu cesser ce *sacrilège* ? lui demanda-t-il en détachant exagérément chaque syllabe.

Le garçon baissa les yeux. La vérité, c'était qu'il avait encore du mal à parler le français.

– Vous êtes vraiment tous pareils ! Au départ, vous ne comprenez rien à ce qu'on vous raconte ! Vous ne saisissez que notre intonation et nos gestes, exactement comme des *animaux* ! Mais toi, ça fait quoi ? Trois mois que tu es ici ? Si tu n'apprends pas plus vite avec la manière *douce*, je vais devoir employer la manière *forte*, c'est ça que tu veux ? le menaça le prêtre en frappant l'air de sa canne.

Le numéro soixante-cinq posa un regard vide sur la canne en question et sa bouche se mit à grimacer par à-coups. Malgré ses lacunes, il avait parfaitement saisi que Séguin menaçait de le frapper...

– Alors ? J'attends ta réponse ! s'énerva la Vipère en triturant nerveusement le pommeau métallique.

– Moi... désolé... parvint enfin à articuler le garçon.

Le père Séguin se mit brusquement à rire. Personne ne l'imita, mais je remarquai qu'une des sœurs souriait. Évidemment, c'était sœur Clotilde...

– Moi... désolé... singea Séguin sur un ton geignard.

Puis, le fixant droit dans les yeux, il lui dit presque gentiment :

– D'une manière ou d'une autre, on va t'apprendre à faire des phrases, mon sauvage.

Le voyant sourire, le garçon se détendit un peu. Mais le prêtre n'en avait pas encore terminé avec lui.

– Ouvre la bouche maintenant !  
– Quoi ? parvint à articuler l'enfant.  
– Ouvre la bouche, en grand ! Et dépêche-toi ! répéta la Vipère en lui mimant ce qu'il fallait faire.

Tous mes muscles se contractèrent. Je l'avais déjà vu appliquer ce genre de punition sur les nouveaux ou les récalcitrants. À chaque fois que cela se produisait, je sentais une boule compacte se former dans le fond de mon estomac, remonter lentement le long de mon œsophage et grossir jusqu'à bloquer ma respiration.

Tourné vers les pensionnaires médusés, l'enfant finit par obéir. Il était six heures quarante-quatre quand il ouvrit la bouche et quelques secondes de plus lorsque la Vipère plaça sur sa langue une lame de rasoir.

À partir de là, je préfèrai fermer les yeux et m'évader mentalement dans la forêt.

*Je m'enfonce dans les entrailles de la terre.*

*En bas, je prends le temps de détailler chacune des racines qui courent dans le sous-sol humide pour aller se gorger d'eau ferrugineuse.*

*Peu à peu, je deviens eau, terre, sève, bois.*

*Je ne suis plus là, je suis dans la forêt.*

*Je ne suis plus un homme, je suis un arbre...*

Au fur et à mesure que mon esprit trouvait ces chemins souterrains, je me détachais de cet endroit que je

haïssais... Malheureusement, la voix de Séguin, trop forte, finit par me ramener à la surface.

– Pendant que tes camarades feront leur prière et avaleront leur soupe, tu resteras ici avec cette lame dans la bouche. Ainsi, j’espère que tu auras compris la leçon : ici, on ne parle pas en algonquin mais en français !

Par réflexe, je rouvris les yeux. Pour pas voir les grosses larmes qui roulaient sur les joues du matricule soixante-cinq, je posai tout de suite mon regard sur mon assiette. Évidemment, je ne connaissais pas son prénom et c’était bien mieux ainsi.

## SOUVENIR HEUREUX

Pendant tout le cours de français que sœur Marie-des-Neiges nous donna ce matin-là, si mon corps fut présent, la plupart du temps mon esprit se promena en été, au temps où je vivais encore avec ma mère. Dans mes souvenirs, chacune de nos activités était merveilleuse.

*Pour descendre plus au sud, nous empruntons la voix fluviale. Je prends place à l’avant du canot, maman à l’arrière et, sans un mot, nous nous mettons à pagayer ensemble. Nos gestes sont lents et nos pagaies plongent en rythme dans l’eau douce. De part et d’autre de notre embarcation, le paysage défile sans se presser, aussi silencieux et majestueux qu’à l’aube des temps. Les sapins, les épinettes, les cèdres et les bouleaux bruissent dans le vent léger, tandis que leurs branches accueillent une multitude d’oiseaux. Les senteurs résineuses de la forêt parviennent à mes narines qui frémissent de bonheur.*

*Je suis heureux et je ne le sais pas encore.*  
– *Que vois-tu, Jonas ? me demande ma mère.*  
– *Je vois le ciel et, juste en dessous, des arbres et des oiseaux.*  
– *Dis-moi leurs noms.*  
*Je lui récite ce que je sais et c'est ainsi que ma mère me « fait la classe ». Notre seul manuel est la nature et, à ce titre, il ne compte pas un nombre de pages défini à l'avance. Tous les jours, les cours changent et chacun d'eux m'est instantanément utile.*  
– *Là-bas, c'est un bouleau.*  
– *Qu'est-ce que tu peux en faire ?*  
– *Avec sa sève, je préparerai un sirop que je pourrai mettre dans l'eau chaude pour la parfumer d'une saveur de thé des bois.*  
– *C'est bien. Et celui-ci ? me demande-t-elle.*  
– *On peut manger ses pousses au printemps.*  
– *Et en hiver ?*  
– *On infuse les aiguilles !*  
*Devant mon enthousiasme, ma mère rit et son rire, aigu et clair, enchante tout le ciel.*  
*Après avoir échoué notre canoë sur une berge dorée, nous plongeons nos pieds nus dans le sable mouillé. Tandis que l'eau me rafraîchit, les petits grains massent la plante de mes pieds et s'infiltrèrent entre mes orteils. J'aime chacune de ces sensations.*  
– *Cherche les petits trous dans le sable, me dit ma mère.*

*Et c'est comme un jeu qui commence. Bientôt, je repère les empreintes du raton laveur près des coquilles de moules vides. En creusant les trous que l'animal n'a pas encore visités, nous trouvons notre repas. C'est l'occasion d'une halte sur la berge.*

*Après manger, ma mère chante et sa voix se mêle harmonieusement aux soupirs du vent...*

– Numéro cinq ! Au tableau !

Retour immédiat dans la réalité grise de la salle de classe. Les yeux écarquillés, je regardai sœur Marie-des-Neiges comme si je la voyais pour la première fois. Cette coiffe blanche qui entourait sa face pâle et cette lourde soutane noire la faisaient ressembler à un étrange oiseau de nuit.

– Numéro cinq ? insista-t-elle et, pendant une minute, j'eus l'illusion qu'elle croassait.

– Je viens, ma sœur.

Je n'avais écouté que partiellement, mais j'étais bon en français et je complétais les terminaisons des conjugaisons sans difficulté.